Erik KWAKKEL, Francis L. NEWTON et
Eliza GLAZE (introd.), *Medicine at Monte Cassino.
Constantine the African and the Oldest Manuscript of his
Pantegni*

Marilyn Nicoud

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ccm/5393>

DOI : 10.4000/ccm.5393

ISSN : 2119-1026

Éditeur

Centre d'études supérieures de civilisation médiévale/Université de Poitiers

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2020

Pagination : 286-288

ISBN : 978-2-490783-07-6

ISSN : 0007-9731

Référence électronique

Marilyn Nicoud, « Erik KWAKKEL, Francis L. NEWTON et Eliza GLAZE (introd.), *Medicine at Monte Cassino. Constantine the African and the Oldest Manuscript of his Pantegni* », *Cahiers de civilisation médiévale* [En ligne], 252 | 2020, mis en ligne le 02 décembre 2020, consulté le 09 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ccm/5393> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ccm.5393>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Erik KWAKKEL, Francis L. NEWTON et Eliza GLAZE (introd.), *Medicine at Monte Cassino. Constantine the African and the Oldest Manuscript of his Pantegni*, Turnhout, Brepols (*Speculum sanitatis*, 1), 2019.

L'ouvrage, qui ouvre cette nouvelle collection dédiée à l'histoire de la médecine européenne, est en tout point remarquable : d'abord parce qu'il est consacré à un moment clé de l'histoire de la culture occidentale, qui a vu l'introduction de la médecine arabe en Europe, grâce à une campagne de traductions d'œuvres venues du monde arabo-islamique. Cette entreprise, initiée en Italie méridionale, a rendu possible une révolution des savoirs, ouvrant la voie à une transformation profonde de la discipline qu'allait poursuivre, au XII^e s., la nouvelle vague de traductions, produite à Tolède par Gérard de Crémone et ses élèves. On ne pouvait sans doute pas trouver mieux pour inaugurer une nouvelle série. L'ouvrage se démarque ensuite parce que, centré sur un manuscrit énigmatique, il se révèle être une magistrale leçon de méthode qui témoigne des apports majeurs d'une approche paléographique et codicologique à l'histoire intellectuelle et sociale de la culture médiévale. À la manière d'une enquête policière, les auteurs recueillent les indices, font parler les témoins et recourent aux preuves, se livrant à une passionnante reconstitution à différents niveaux : le 1^{er} concerne l'histoire de ce *codex*, version latine incomplète d'une encyclopédie médicale, le *Pantegni* d'Alī ibn-al-Abbās al-Majūsī (X^e s.); le deuxième

porte sur les conditions d'élaboration de cette rédaction, où s'éclairent non seulement les figures du copiste et du traducteur, mais où se dévoile aussi toute une équipe à leur service ; le 3^e, enfin, permet de saisir un univers intellectuel et culturel, celui d'une Italie méridionale au contact des cultures grecque et arabo-islamique, patiemment dessiné à travers un texte, un *codex* et des hommes.

L'histoire commence en Ifriqiyya, à Carthage. C'est celle de Constantin l'Africain († v. 1098-1099), sans doute formé à l'art médical à Kairouan, qui se voit, comme d'autres, obligé à fuir v. 1077 un territoire soumis aux raids des tribus hilaliennes. Comme le rappelle Eliza Glaze dans une introduction claire et documentée, il trouve à Salerne puis au Mont-Cassin, un contexte intellectuel et politique favorable à une nouvelle vie : celle de traducteur. Avant qu'elle ne devienne célèbre au XII^e s. par la production des maîtres qui y enseignaient la médecine, Salerne abrite déjà quelques rédacteurs de textes médicaux, à commencer par l'archevêque de la ville Alfano (1058-1085), traducteur de traités grecs et auteur de brefs ouvrages sur l'art du pronostic et du diagnostic, et Gariopontus, qui compose le *Passionarius* étudié par E. Glaze. Ce savoir reste toutefois limité, constitué

de textes empiriques, agrémentés de traductions fragmentaires et souvent incorrectes des autorités grecques et byzantines. Le Mont-Cassin, sous l'abbatit de Desiderius/Didier (1058-1086), fervent bibliophile selon Pierre Diacre (auteur vers le milieu du ^{xii} s. de courtes biographies sur des figures de l'abbaye), abrite l'un des plus importants monastères d'Italie méridionale. Son *scriptorium* et sa bibliothèque ont été étudiés par F. Newton (*The Scriptorium and Library at Monte Cassino, 1058-1105*, Cambridge, Cambridge University Press [Cambridge Studies in Palaeography and Codicology, 7], 1999). Salerne et le Mont-Cassin (où Constantin se fait moine) d'un côté, Alfanus, ancien religieux de l'abbaye et Desiderius, de l'autre, ont joué un rôle central dans l'entreprise de traductions.

Mais l'histoire qui est racontée ici est d'abord celle de la traduction d'une œuvre, le *Pantegni*, et d'un manuscrit (La Haye, Koninklijke Bibliotheek, ms 73 J 6). Cet ouvrage se distingue des quelque 24 (ou plus) autres traductions de Constantin l'Africain, effectuées durant la vingtaine d'années passées au Mont-Cassin. Alors qu'il a surtout mis en latin sur des ouvrages issus du monde maghrébin, le *Pantegni* est une encyclopédie médicale d'un auteur persan, formée de dix livres théoriques et de dix livres pratiques. Au cœur de l'enquête, le *codex* est le plus ancien témoin conservé d'une traduction, restée incomplète à la mort de Constantin. N'y sont transcrits que les livres théoriques. La partie pratique sera achevée plus tard, non pas sous forme de version fidèle au texte original, mais comme une interprétation enrichie d'autres œuvres, dont le *Viaticum* d'Ibn al-Jazzar, un médecin kairouanais (^x s.), traduit aussi par Constantin. Le manuscrit de La Haye, témoin clé d'une histoire de la médecine, des traductions et des transferts de savoir, n'en reste pas moins mystérieux. Il se voit ici soumis à un feu roulant de questions, posées en introduction, et auxquelles tout le développement, particulièrement efficace, vise à répondre : elles portent sur l'origine de ce manuscrit, sur l'étrangeté de sa confection, les modalités de sa composition et les différents scribes qui se sont succédé pour sa réalisation, sur les espaces laissés blancs dans le texte, sur le caractère incomplet de la transcription, interrompue en milieu de phrase, sur l'usage d'un format particulier, ou bien encore sur les liens entretenus par ce témoin avec d'autres manuscrits du *Pantegni* qui connut rapidement un grand succès.

Tout commence par l'examen du protagoniste, le scribe, et par la quête de la scène où le livre a été produit. Quoique le *scriptorium* ait préféré l'écriture bénéventaine, E. Kwakkel et F. Newton non seulement démontrent que le livre, en minuscule caroline

(une graphie qui y est subalterne), a bien été copié au Mont-Cassin, mais ils parviennent aussi à identifier le principal rédacteur. Une analyse attentive d'autres témoins, produits dans l'atelier, et la comparaison de l'écriture avec celle d'une charte rédigée et signée par un « Geraldus, prêtre indigne et moine », en juin 1061, leur permettent d'attribuer à ce dernier la transcription du texte, effectuée à la fin des années 1070, en tout cas avant 1086, date à laquelle Desiderius est élu pape sous le nom de Victor III. Ils documentent la longue durée d'activité de ce scribe (25 à 30 ans), dont la main, tantôt en caroline, tantôt en bénéventaine, apparaît dans d'autres manuscrits cassiniens jusqu'à l'abbatit d'Oderisius (1087-1105).

L'enquête révèle ensuite des comparses qui, à différents moments, ont participé à la confection du manuscrit : un rubricateur contemporain, dont la main se rencontre dans d'autres *codices* cassiniens, complète le prologue d'une dédicace ; puis, vers le milieu du ^{xii} s., un copiste achève la transcription du *Pantegni*, que Geraldus avait interrompue abruptement au milieu d'une phrase ; enfin, plus tard dans le siècle, un lecteur sans doute ajoute des recettes et des extraits d'ouvrages médicaux, dont des passages du *Viaticum*. À cette unité codicologique principale, a été associé, dans la seconde moitié du ^{xii} s., un bref ensemble médical, copié dans le sud de la France. Le manuscrit a circulé au ^{xiii} s. dans le nord, vers Arras, comme en atteste une note en picard. Revenant à la transcription du *Pantegni* par le copiste principal, les auteurs s'interrogent sur les corrections portées au texte et sur la présence d'espaces laissés blancs, susceptibles d'accueillir un mot ou une phrase. En identifiant semblable pratique dans d'autres manuscrits où ce type de lacunes a été complété, et en confrontant la traduction au texte arabe d'al-Majūsī, ils en déduisent l'hypothèse, séduisante, selon laquelle le *codex* de La Haye a pu constituer un manuscrit de travail dont les surfaces, restées vierges, correspondraient à des passages difficiles à rendre et qui ont attendu en vain d'être remplis. Il s'agirait donc là d'un témoin majeur du processus de traduction. Incomplet et imparfait, ce manuscrit serait la copie d'une translation en cours, restée inachevée, suggérant une collaboration étroite entre le scribe, Geraldus, et l'auteur de la version latine, Constantin l'Africain.

Plus exactement, comme le suggère le titre du 3^e chapitre, la « Team Constantine », cette transposition est avant tout un travail d'équipe. S'appuyant sur l'étude d'Herbert Bloch (*Monte Cassino in the Middle Ages*, Cambridge/Rome, Harvard University Press/Ed. di storia e letteratura, 1986), E. Kwakkel et F. Newton éclairent d'un jour nouveau les différents

protagonistes de la traduction et de sa transcription manuscrite, révélant une entreprise qui s'avère plus collective qu'on ne l'aurait pensé. Au copiste principal et au rubricateur qui dédie à Desiderius un texte pourtant encore incomplet – Geraldus ayant alors interrompu sa transcription –, s'adjoint un certain Atto ou Azo, que les auteurs identifient à Théodemar d'Hildesheim. À celui qui fut le chapelain de l'impératrice Agnès et qui, sans doute à la mort de cette dernière, en 1077, a rejoint le Mont-Cassin, sont attribués la dédicace initiale à l'abbé et le paragraphe, empreint d'une rhétorique maîtrisée, qui clôt le prologue du *Pantegni* et que copie le rubricateur. Le discours correspond ici au portrait que Pierre Diacre fait d'Atto dans son *De viris illustribus* : un « *auditor de Constantin* », détenteur d'un style épuré (*sermo cothurnus*) qui, tout en écrivant sous la dictée d'un maître dont la langue maternelle n'était pas le latin, en améliore le style par ses qualités de rhéteur et collabore à la rédaction du *codex*. La technique de Constantin, souvent critiquée par certains de ses successeurs, à commencer par Étienne de Pise nouveau traducteur du *Pantegni* au XII^e s., en fait plus un adaptateur qu'un interprète fidèle des œuvres.

C'est autour de la matérialité du *codex* que l'enquête se poursuit : le ms 73 J 6 de La Haye est un manuscrit de qualité médiocre, du fait du parchemin utilisé, de la graphie et de l'absence d'enluminures, hormis une initiale décorée en début d'ouvrage. Il se distingue des productions contemporaines et de celles du Mont-Cassin, en particulier, par un format peu commun. La forme oblongue, quoiqu'utilisée dans des productions des siècles centraux du Moyen Âge, est loin d'être la plus commune. Comme en témoigne l'annexe E qui fournit une liste détaillée des *codices* de ce type, composés avant le début du XIII^e s., ce sont souvent des auteurs de l'Antiquité qui sont copiés dans ce type de livre, des auteurs dont les œuvres servent à l'apprentissage de la langue latine et à l'instruction des élites religieuses et laïques. E. Kwakkel et F. Newton suggèrent que le choix d'un format maniable pour transcrire le *Pantegni* pourrait répondre à un même usage éducatif, soit pour enrichir le programme des arts libéraux, soit pour promouvoir un enseignement de la médecine au Mont-Cassin. Que le texte d'Alī ibn-al-Abbās qui apportait des connaissances nouvelles sur les « choses naturelles » ait intéressé des philosophes s'interrogeant sur la conception du monde, on en a la preuve par l'usage que des maîtres chartrains, tels Guillaume de Conches ou Jean de Salisbury, ont fait de l'œuvre au milieu du XII^e s. E. Kwakkel et F. Newton croient toutefois possible qu'un enseignement de la médecine ait été délivré au monastère : soit par Constantin, soit par un élève, tel ce moine Johannes *medicus*, que

Pierre Diacre dit « disciple de Constantin, très habile et très érudit dans l'art médical » mais qu'ils se gardent d'identifier à Johannes Afflacijs, moine, médecin et élève du maître. Il est vrai aussi que l'investissement de l'abbaye et de son abbé dans ces entreprises de traduction et de production de manuscrits médicaux rend très plausible l'hypothèse d'une telle formation.

C'est sur un dernier aspect, pourrait-on dire entrepreneurial, que s'attarde le chapitre conclusif. À travers la comparaison de deux manuscrits de l'*Isagoge* de Hunain ibn Ishāq (BnF, nal 1628 et Mont-Cassin, ms 225) – futur texte propédeutique aux études médicales, rédigé par ce traducteur nestorien (IX^e s.) et mis en latin par Constantin –, on voit combien la traduction est un processus continu de révisions et de corrections, que l'examen conjoint du ms de La Haye et d'une version antérieure conservée dans un *codex* plus tardif (Erfurt, Cod. Amplon. 4^o 184 daté de 1147) confirme : initiée, selon les auteurs, à Salerne alors que Constantin était encore laïc, la traduction du *Pantegni* fut poursuivie au Mont-Cassin dans un cadre collectif et demeura inachevée. Ils soulignent aussi combien l'*ars medica* est un élément prégnant du paysage culturel de l'abbaye, qu'attestent aussi la production de manuscrits médicaux issus du *scriptorium*, développée à partir des années 1060, et les traductions, puisque plus d'une vingtaine est attribuée à Constantin. Enfin ils montrent qu'une telle entreprise longue et coûteuse, d'une ampleur jusqu'alors inédite, n'a été possible qu'avec le patronage des élites laïques – les Normands, nouveaux venus dans la région (le duc Robert Guiscard et le prince de Capoue, Jourdain d'Aversa) – et ecclésiastiques, Alfano d'abord, Desiderius ensuite, qualifié par Constantin de « joyeux prééminent de l'ordre ecclésiastique ».

Au terme d'une progression claire et argumentée, fondée sur un faisceau de preuves, l'enquête minutieuse dans les arcanes matérielles d'un manuscrit, constamment confronté à d'autres témoins, permet de dessiner la destinée d'une aventure intellectuelle et humaine. Elle enrichit substantiellement nos connaissances sur l'histoire d'un texte abordé dans un volume collectif il y a 25 ans (*Constantine the African and 'Alī ibn al-'Abbās al-Mağūsī : The Pantegni and Related Texts*, C. BURNETT et D. JACQUART [dir.], Leyde/New York/Cologne, Brill [Studies in ancient medicine, 10], 1994). Elle est complétée par un grand nombre de reproductions en appui de la démonstration et par des annexes qui fournissent des compléments essentiels, en latin, et en traduction anglaise.

Marilyn NICOD
UMR 5648 – Ciham
Université d'Avignon